Un écrivain à la croisée des critiques : Ernest Feydeau correspondant de George Sand, Gustave Flaubert et Sainte-Beuve

Catherine Ripault Thomas

▶ **To cite this version:**

Catherine Ripault Thomas. Un écrivain à la croisée des critiques : Ernest Feydeau correspondant de George Sand, Gustave Flaubert et Sainte-Beuve. Cambridge Scholars Publishing. Crossed Correspondences, Writers as Readers and critics of their Peers, pp.215-231, 2016, 978-1-4438-8699-4. hal-02570016

HAL Id: hal-02570016
https://hal.science/hal-02570016

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un écrivain à la croisée des critiques : Ernest Feydeau correspondant de George Sand, Gustave Flaubert et Sainte-Beuve

Catherine Thomas-Ripault

Résumé :
Ernest Feydeau fut l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*, qui obtinrent les faveurs du public, et suscitèrent l'attention d'illustres écrivains, parmi lesquels Sainte-Beuve, George Sand et Flaubert, avec lesquels il entretint une correspondance suivie. Tandis que les célèbres auteurs prodiguent volontiers critiques et conseils à partir des ébauches de romans que Feydeau leur envoie, les lettres de ce dernier témoignent surtout de ses tentatives pour occuper à tout prix un espace littéraire au sein duquel il ne s'estime pas justement apprécié. Entre propos louangeurs et résistance argumentée aux conseils qui lui sont prodigués, entre usage stratégique de la notoriété de ses destinataires et élaboration d'un portrait de lui-même en adéquation avec le topos de l'écrivain intègre, souffrant et incompris, l'auteur use des différentes postures que lui propose son époque pour s'imposer dans le monde des Lettres et se voir enfin reconnu comme un Grand écrivain.

Ernest Feydeau fait aujourd'hui partie des oubliés de l'histoire littéraire, dont le nom est toujours rapproché d'un autre plus célèbre : on le cite à propos de son fils Georges Feydeau, de son ami Flaubert, dont il fut l'un des correspondants les plus assidus, ou, éventuellement, de Théophile Gautier, autre ami proche qui lui dédia l'un de ses romans[1] et dont il écrivit la biographie[2]. Feydeau fit pourtant considérablement parler de lui en son temps : son premier roman, *Fanny*, paru en mai 1858, obtint un immense succès auprès du public[3], et ceux qui suivirent connurent encore de nombreuses éditions. Flaubert, Georges Sand et Sainte-Beuve aimèrent ses romans, au moins les premiers d'entre eux, et entretenaient avec lui une correspondance suivie portant essentiellement sur des questions littéraires : les écrivains dispensent jugements et conseils sur les ouvrages que Feydeau leur envoie sous forme manuscrite ou à leur parution. Si les lettres de ces grands écrivains à Feydeau, en particulier celles de Flaubert et de Sand, sont connues et souvent citées comme révélatrices de choix esthétiques propres à ces auteurs, celles de Feydeau le sont peu, et restent en partie inédites[4]. Pourtant, outre le fait qu'elles permettent à la pensée critique de leurs destinataires de prendre forme, ces lettres présentent un intérêt certain, tant dans la découverte d'une personnalité[5] que dans l'appréhension d'un processus de construction, de la part de l'épistolier, d'une identité d'écrivain. En effet, malgré ses succès et ses relations, Ernest Feydeau peine, tout au long de sa carrière, à se voir reconnu sur la scène littéraire comme un grand auteur. Plusieurs éléments contribuent à brouiller son image et à fausser la réception de ses œuvres, à commencer par son métier de boursier, jugé incompatible avec ses ambitions artistiques. En outre, il s'est d'abord fait connaître comme spécialiste de l'Antiquité[6], et n'arrive que tard dans le monde de la fiction. Pour ces raisons et pour d'autres plus littéraires, sur lesquelles nous reviendrons, les critiques se montrent volontiers hostiles à son œuvre, dont ils attribuent le succès aux scènes immorales, et qu'ils rapprochent de la littérature populaire, essentiellement mercantile, quand ils ne font pas de l'auteur un pâle épigone de Flaubert. La place de cet écrivain sur la scène littéraire est alors celle, délicate, du nouveau venu qui doit faire ses preuves, et transformer le succès de scandale en légitimité littéraire. Nous verrons que les lettres à Sand, Flaubert et Sainte-Beuve constituent un vecteur privilégié dans cette conquête d'une image digne d'estime et dans la construction de soi en tant qu'écrivain. Il s'agit à la fois de

[1] *Le Roman de la momie*, paru en 1858 chez Hachette : « je vous dédie ce livre, qui vous revient de droit ; en m'ouvrant votre érudition et votre bibliothèque, vous m'avez fait croire que j'étais savant et que je connaissais assez l'antique Égypte pour la décrire ; sur vos pas je me suis promené dans les temples, dans les palais, dans les hypogées, dans la cité vivante et dans la cité morte ; vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue. L'histoire est de vous, le roman est de moi ; je n'ai eu qu'à réunir par mon style, comme par un ciment de mosaïque, les pierres précieuses que vous m'apportiez ».

[2] *Théophile Gautier, souvenirs intimes* parut chez Plon et Cie en 1874.

[3] L'ouvrage bénéficia de 16 éditions en 18 mois, dont la deuxième, parue en juillet 1858, comporte une préface de Jules Janin.

[4] Les lettres de Feydeau à Flaubert et à Sainte-Beuve sont conservées à la Bibliothèque de L'Institut de France, fonds Louvenjoul. Celles de Feydeau à George Sand se trouvent à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

[5] Eléonore Roy-Reveray montre en particulier que l'auteur incarne, à de nombreux égards, le type même de l'homme de lettres au XIX^{e} siècle (10-12).

[6] Les premières publications qui firent connaître Ernest Feydeau sont en effet des études archéologiques, qui lui valurent notamment la reconnaissance de Théophile Gautier et de George Sand. Il fit paraître dans *L'Artiste* une étude sur « L'Idéal égyptien », les 14, 21 et 28 décembre 1856, et une « Etude d'art sur les pays bibliques », les 8 et 15 mars 1857. Dans *La Presse*, il publia « Crémation dans l'Antiquité » les 22, 25 et 28 janvier 1857. Feydeau commença également une *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*, dont les premières livraisons parurent chez Gide et Baudry, entre 1856 et 1858. Auparavant, il avait publié dans *L'Artiste* une série de poèmes, qui n'obtint pas de succès.

trouver sa place dans l'échange épistolaire, de s'affirmer en tant qu'écrivain aux principes esthétiques bien définis, et d'offrir une représentation de soi en accord avec des modèles culturels et littéraires reconnus dans le monde des Lettres.

Trouver sa place dans l'échange épistolaire

C'est d'abord par rapport à ses illustres correspondants que Feydeau doit trouver sa place et se faire reconnaître comme un écrivain à part entière. Si son premier roman, *Fanny*, connaît un formidable retentissement et se vend autant que les plus lus des ouvrages de ses célèbres correspondants, le romancier n'a pas accès à la position privilégiée que ces derniers occupent sur la scène littéraire. Aussi apparaît-il avant tout, dans ses échanges épistolaires, comme l'élève qui reçoit avec gratitude les conseils qui lui sont prodigués. Feydeau remercie, multiplie les éloges et les marques d'admiration, sollicite des avis, assure qu'il tiendra compte des conseils reçus. Familier et truculent avec Flaubert, respectueux avec Sainte-Beuve, sensible jusqu'à l'onctuosité avec Sand, l'épistolier s'adapte à la personnalité de chacun, mais assigne à tous la place de maîtres incontestés[7]. Il crée en outre avec ses correspondants une proximité spirituelle qui intervient tôt dans leurs échanges. Feydeau sait amener habilement sous sa plume le nom d'un ami commun qui devrait garantir aux yeux de son correspondant ses propres mérites en matière de sociabilité et d'écriture, tout en renforçant un sentiment d'appartenance à une même confrérie. Entre les quatre épistoliers circulent des prises de position et des valeurs communes, sur lesquelles Feydeau prend soin d'insister. Travail, sincérité, passion de la vérité, fidélité à ses principes littéraires en dépit d'une critique hostile, telles sont les valeurs qui réunissent ces artistes qui se choisissent et se comprennent. En outre les attaques que tous trois subissent créent entre eux une forme de solidarité à plusieurs reprises soulignée par le romancier : « que leur avons-nous fait pour qu'ils nous traitent de cette ignoble façon là ? » (non datée), s'interroge-t-il ainsi dans une lettre à Flaubert ; et, dans une lettre à Sand : « mais que viens-je me plaindre à vous des offenses de la critique ! n'avez-vous pas eu, et bien plus que moi, une large part dans les injures qu'elle répand sur tout ce qui est indépendant, hardi et original. Rien ne montrera mieux à ceux qui nous suivront l'abaissement esthétique de ce siècle, que ce parti-pris d'outrages et de dénigrements » (6 août 1859). Feydeau tente ainsi d'établir dans ses lettres, par un "nous" résolu, une sorte de compagnonnage littéraire, une famille au sein de laquelle il aurait pleinement sa place et serait accepté au titre d'« enfant gâté » : « j'aurais presque envie de vous appeler ma chère maman », écrit-il le 13 août 1859 à Sand qui l'a complimenté sur son second roman *Daniel*, tandis que dans plusieurs de ses lettres à Sainte-Beuve il se pose en fils de ce dernier[8].

C'est également une façon de donner le ton de l'échange en projetant sur ses destinataires, dès le début de leur relation épistolaire, l'image de figures protectrices et bienveillantes susceptible de les disposer favorablement à son égard. Or George Sand, Flaubert comme Sainte-Beuve s'installent pleinement dans ce rôle de modèles et de critiques, mi censeurs, mi protecteurs, que l'épistolier les incite à jouer. Si Feydeau sollicite parfois leur avis, c'est bien souvent les écrivains eux-mêmes qui proposent leur aide au romancier : « puis-je faire des notes au crayon sur les marges ? », (1980, 848) interroge ainsi Flaubert le 26 décembre 1858, lorsque Feydeau lui envoie le manuscrit de son second roman, *Daniel*. Suivent deux longues lettres-l'une ne fait pas moins de huit feuillets-dans lesquelles Flaubert se livre à une correction méthodique et très détaillée du roman. Lorsque Feydeau entreprend *Catherine d'Overmeire*, en 1859, Flaubert s'intéresse encore de près à son travail et s'impose presque comme critique : « quand tu viendras à Croisset, […] apporte-moi le plan détaillé de Catherine. J'ai plusieurs idées sur ton style en général et sur ton futur livre en particulier » (1991, 27), lui écrit-il le 16 juin 1859. Dans les lettres de Sand à Feydeau, c'est surtout *Daniel* qui se trouve longuement commenté. Là encore, c'est l'écrivain reconnu qui propose son aide au nouveau romancier. Feydeau ayant affirmé qu'il recevrait les avis qu'elle lui propose « avec autant de reconnaissance que de docilité »[9], Sand lui envoie le 11 août 1859 une longue lettre dans laquelle elle reprend minutieusement chaque point qu'elle estime devoir être amélioré. Quant à Sainte-Beuve, ses lettres présentent surtout des conseils stratégiques pour se concilier les critiques et le public ; elles comprennent également quelques commentaires littéraires formulés avec autorité : « je veux vous faire part ici de quelques réflexions et sermons, selon mon usage et mon droit de professeur paterne » (1961, 532), annonce par exemple, le 31 juillet 1860, le grand critique avant de livrer ses impressions sur deux ouvrages en cours. Mais c'est surtout dans ses articles qu'il mêle critiques et conseils à l'égard de Feydeau, s'imposant aux yeux de tous comme son « parrain littéraire »[10], selon l'expression de Barbey

[7] C'est presque toujours par l'appellation « cher maître » que Feydeau apostrophe Sainte-Beuve dans ses lettres.

[8] « Jusque-là, je reste mieux que votre élève et votre ami. Mettons dorénavant que je suis votre enfant, et, à cause de mes 38 ans, et de mon érotisme tant reproché, supposons que je suis né d'un péché de votre jeunesse » (20 février 1860, fol. 458-459). Voir également la lettre du 7 août 1860, dans laquelle Ernest Feydeau écrit, après avoir sollicité les conseils du critique : « vous voyez que je vous traite en véritable père, et même que j'abuse un peu du privilège des enfants gâtés ».

[9] « Je vous remercie cordialement des éloges que vous voulez bien donner à mon livre, et encore plus, des critiques que vous me laissez entrevoir. Indiquez-moi, je vous prie, tout ce qui, selon vous, doit être modifié ou enlevé. J'en profiterai avec autant de reconnaissance que de docilité en donnant le bon à tirer d'une édition nouvelle. » (6 août 1859).

[10] Dans un article sur *Catherine d'Overmeire* paru dans *Le Pays* le 12 avril 1860.

d'Aurevilly qui crie au favoritisme : le 14 juin 1858, paraît dans *Le Moniteur* un article très enthousiaste sur *Fanny* qui fit beaucoup de bruit, et en février 1860, dans le même journal, un autre sur *Catherine d'Overmeire*, qui suscita encore de vives réactions.

Si Sand comme Flaubert prennent soin de distinguer leurs jugements et conseils, faits d'empathie et de respect, d'une critique savante aveuglée de préjugés et de systèmes[11], chacun endosse volontiers le statut de maître, qui le conforte dans sa position dominante sur la scène littéraire. Les écrivains ne doutent pas de la valeur de leurs commentaires, qui mêlent éloges enthousiastes et jugements sévères. « Je m'y connais, n'aie pas peur » (1991, 14), rassure Flaubert lorsqu'il engage son ami à effectuer de larges suppressions dans le manuscrit de *Daniel*, et George Sand ne remet pas davantage en question le bien fondé de ses avis : « je *crois* qu'il faut *me croire*, écrit-elle le 16 août 1859, parce que je suis un lecteur charmé, un *lecteur ami* s'il en fut, et que je n'ai pas de système qui m'aveugle et me donne le besoin de discuter » (480). Ainsi s'élabore une sorte de conversation à quatre voix, où chacun affirme ses principes et au sein de laquelle Sainte-Beuve semble tenir le rôle d'arbitre : Sand comme Flaubert renvoient en effet à lui lorsqu'un désaccord menace : « Demandez à Sainte-Beuve s'il me trouve trop pédante de réclamer » (704), lance George Sand lorsqu'elle reprend Feydeau sur la correction de son style, le 20 février 1860, et Flaubert annonçant à son comparse le 28 décembre 1858 l'envoi d'« une longue note générale » sur *Daniel* ajoute : « fais-moi le plaisir de porter le tout chez le père Sainte-Beuve et de le lui montrer (quand tu seras en désaccord avec moi ou même sans cela) » (1980, 850). Les rôles se distribuent dans l'espace épistolaire, et évoluent peu, Feydeau tenant presque toujours la place de l'élève.

S'affirmer dans le monde des lettres

Pourtant s'il tient souvent compte des conseils reçus, Feydeau n'hésite pas à tenir tête à ses censeurs, et défend ses choix esthétiques : le romancier précise ses points de vue, dessine les contours de sa propre poétique, tentant de s'affirmer, face à ses correspondants, comme un écrivain aux principes bien définis. Tout autant que le succès d'un roman, qui est l'objet annoncé de ces échanges entre écrivains, c'est son propre statut d'hommes de lettres et l'originalité de sa position littéraire qui est en jeu. En réponse aux lettres de Georges Sand, Feydeau défend par exemple longuement la nécessité de malmener quelque peu la langue si l'on veut préserver le rythme d'une phrase[12], rappelant ainsi son statut de poète ; ou de sacrifier un personnage secondaire pour mieux faire ressortir un personnage principal : « pour le coup, chère Madame, vous allez me permettre de discuter un point de méthode »[13], écrit le romancier à ce sujet. Dans une lettre à Flaubert portant sur *Le Mari de la danseuse*, roman d'aventure en trois parties qui paraît en 1863, et dont Flaubert annote le manuscrit, Ernest Feydeau revient point par point sur les critiques énoncées. Il démontre par exemple que les types que son ami tient pour usés sont au contraire vrais et pris sur le vif :

> « Tu n'aimes pas les types vertueux, ô Flaubert ! ils font partie cependant du domaine de l'art, car on les rencontre dans la vie. Je tiens à eux précisément parce qu'ils représentent pour moi la difficulté suprême de l'art. Le type de Saint Bertrand était facile à faire ; Il suffisait pour cela d'une bonne observation. Mais celui de Bugny exigeait selon moi, une grande puissance de volonté, et, de plus, quelques heures d'inspiration heureuse. C'est dans ce type qu'était l'écueil de mon roman, et je suis enchanté de ne m'être pas brisé dessus. » (4 juillet 1863)

Qu'il conteste ou approuve les remarques qui lui sont faites, l'important, pour l'épistolier, est de pouvoir se distinguer parmi les écrivains de son temps : « si je réponds à tes critiques, ce n'est pas pour essayer de te prouver qu'elles portent à faux. Au contraire ! c'est uniquement pour te donner les motifs qui m'ont déterminé à coucher sur le papier les différentes choses qui t'ont choqué » (4 juillet 1843, fol. 147), précise-t-il ainsi. Il lutte

[11] George Sand distingue la « critique de métier » et « celle des artistes » : voir la lettre à Feydeau du 11 août 1859, où elle écrit : « Je crois que mes avis sont bons, bien que je tombe souvent dans une partie des fautes que je vous signale. Dire et faire sont deux. Mais mon dire est celui de quelqu'un qui aime votre talent, votre intelligence, votre cœur et votre succès, qui se moque complétemment de la critique de métier, et qui ne croit qu'à celle des artistes quand ils sont de bonne foi » (472).

[12] « Oui, chère madame, en principe vous avez raison, mais que devient le rythme si je rejette mon moulin plus haut ou plus bas dans la phrase ? (…) Il est évident qu'il vaut mieux éviter les inversions. Aussi, malgré mon ancien métier de poète dont je ne me vante pas, je les fuis tant que je peux, mais aussi quand elles seules peuvent donner l'harmonie à la phrase, je les y introduit sans sourciller. Les inversions d'ailleurs donnent-elles de l'obscurité aux vers ? non- Pourquoi donc en donneraient-elles à la prose. Je trouve que, pour tant que nous sommes, en France, nous respectons par trop des règles convenues et qui n'ont pas toujours de bonnes raison d'être » (23 février 1860).

[13] Feydeau poursuit de cette façon : « L'une des choses graves dont je vous parlais dans ma dernière lettre est précisément la disparition de la mère de Catherine et du dominicain, disparition que j'ai faite brève à dessein. Comment s'appelle le roman ? Catherine. Quel est le personnage principal ? Catherine. Si j'avais ramené sur le premier plan deux personnages accessoires – au moment du dénoûment […] surtout !–que devenait Catherine ? Je suis sûr que le lecteur aurait sauté la scène du suicide, pour courir vite à son héroïne et voir comment l'auteur la tirerait d'affaire. Je me suis donc restreint volontairement, obéissant à la loi du sacrifice qui, selon moi, est l'une des premières lois de l'artiste. Notez que je ne vous dit tout cela que par amour de l'art et non pour défendre le roman qui n'existe plus pour moi, étant entre les mains du public » (25 février 1860).

pour faire entendre sa propre voix face aux discours que son œuvre peut susciter, sous la plume de ses correspondants mais aussi dans la presse. Ainsi, s'emparant du terme de « voyant » que lui attribue Sainte-Beuve dans son article sur *Fanny*[14], Feydeau tente de s'en approprier la définition dans une lettre à George Sand : « […] j'appartiens à cette race malheureuse de voyants qui se préoccupent beaucoup du monde extérieur, sans doute parce qu'il se reflète à tout instant dans la chambre noire de leur œil » (13 août 1859), proclame l'écrivain. Et si tous le placent parmi les tenants de « l'école moderne », Feydeau tente de préciser les nuances et les spécificités que ces termes recouvrent lorsqu'on les applique à son art :

> « Je répondrai à l'appellation de réaliste le jour où les gens qui me jettent ce nom à la tête auront pris la peine de me l'expliquer. S'ils entendent que je ne m'occupe que des détails grossiers de la nature et de la vie humaine, je crois qu'ils ont tort et je les laisse dans leur tort. Mais s'ils veulent dire que je me passionne pour la vérité des choses et des êtres, pour la vraisemblance des actions humaines et l'exacte reproduction de l'éternel milieu dans lequel tous les siècles les voient dérouler leur sublime théorie, oh ! alors oui, je suis réaliste et je m'en fais gloire. Mais je ne crois pas que ce soit cela qu'ils entendent et je ne vois même pas qu'ils s'entendent ! laissons-les à leurs mots tout faits et à leur bêtise. » (20 août 1859)

Il s'agit ainsi de maîtriser l'image qu'il donne de lui-même et de mieux se définir sous le regard de son destinataire.

Feydeau a donc à cœur de se voir reconnu comme l'un des leurs par les grands écrivains avec lesquels il correspond. Mais à travers eux, c'est aussi le public et la postérité que tente d'atteindre l'épistolier : la lettre de réponse aux critiques de ses confrères a ceci d'ambigu qu'elle relève de l'échange intime mais s'adresse à un personnage qui compte dans la sphère publique. Pour être familière et adopter le ton désinvolte d'une amitié franche ou d'un tendre dévouement, elle n'en est pas moins implicitement ouverte sur un champ littéraire dans lequel l'écrivain cherche à s'assurer une place de choix. Les informations circulent au-delà de l'espace partagé par les deux épistoliers : il suffit, pour s'en persuader, de considérer le lien qui unit la lettre critique et l'article de journal. Les jugements publics–les articles parus dans la presse–sont souvent repris ou contestés par les épistoliers, qui modèlent leurs propres jugements sur ou contre la critique journalistique. « tout ce que dit Sainte-Beuve dans l'article du Moniteur, je le pense de *Catherine* » (712), écrit par exemple Sand à Feydeau le 24 février 1860, et bien des lettres de Feydeau à Flaubert sont des protestations contre des critiques sévères lues dans la presse. La critique officielle nourrit donc le discours privé, mais ce dernier peut aussi influer sur le discours public. Nous en trouvons un exemple probant dans un échange suscité par un article que Sainte-Beuve fit paraître dans *Le Constitutionnel* sur *Salammbô*, le 8 décembre 1862. Dans cet article, Feydeau est présenté par Sainte-Beuve comme « un écrivain de talent, mais d'un talent moindre, venu après M. Flaubert et sur ses traces, [qui] parut un moment recueillir tout cet orage de bruit et de clameurs qu'avait soulevé le premier ». Aussitôt, Feydeau proteste dans une lettre à Flaubert :

> « Il y a […] dans l'article de Sainte-Beuve une chose qui ne me semble pas équitable. Quand il dit que mon talent est moindre que le tien, il dit une vérité désagréable à entendre publiquement, surtout dans sa bouche ; mais enfin, c'est une vérité, je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais quand notre oncle dit que tu m'as précédé dans *l'arène littéraire*, il commet une erreur, et je réclame. Car je suis ton ancien, ô Flaubert ! le jour de la naissance de Madame Bovary qu'on te fait renier (si tu la renies, tu as tort) j'avais publié déjà un volume d'archéologie et les Quatre-Saisons dans *l'artiste*. S'il m'a plu, depuis, d'écrire des romans, j'ai fait simplement le contraire de ce que tu fais : passant du grave au doux, comme toi, tu as passé du plaisant au sévère. Mais je n'entends pas qu'on fasse de moi un cadet quand je suis un aîné ! C'est bien assez de n'être que caporal dans le régiment dont vous êtes, monsieur, le colonel. » (9 décembre 1862)

Le même jour, il adresse directement ses réclamations à Sainte-Beuve:

> « Je vous envoie mes remerciements pour la phrase qui me concerne. La marque de bon souvenir ne m'a pas étonné de votre part, et je vous en suis très reconnaissant.
> Il y a cependant, dans cette phrase, un fait, un petit fait contre lequel je vous demanderai la permission de réclamer. Je ne suis pas, en littérature, le cadet de Flaubert, mais son aîné. Je ne suis pas venu après lui, sur ses traces. Quant Flaubert a publié *Mad. Bovary*, je ne le connaissais point encore personnellement, et j'avais déjà publié un gros volume d'archéologie qui avait, Dieu me pardonne ! fait du bruit ; de plus la valeur d'un volume en articles d'art et la publication du Quatre Saisons était commencée dans l'Artiste. Mes ennemis l'ont oublié, comme ils oublient invraisemblablement ce qui peut être à l'avantage de celui qu'ils ont condamné d'avance. Il m'est pénible de voir mes amis oublier de même.
> Mon cher maître, je vous dis ceci afin de ne point passer à vos yeux pour un homme qui s'est attelé à un autre. On m'y a attelé soit ! mais ce n'est pas équitable et je ne cesserai jamais de protester contre cette injustice. *Mad. Bovary* n'a rien modifié en moi ni dans ma manière. » (9 décembre 1862, fol. 464)

[14] « L'auteur n'est pas un pur analyste, c'est un voyant. *Fanny* est une histoire intérieure racontée et comme modelée par un homme qui a la qualité de peintre et de coloriste extérieur » ([*Le Moniteur*, 14 juin 1858], 1917, 165)

Feydeau veut certes conserver la considération du grand critique, mais, plus encore, celle du public qui lit les articles de ce dernier, et dont la présence affleure tout au long de cette lettre. Or ces protestations ne restent pas vaines, puisque le 22 décembre, lorsque Sainte-Beuve fait paraître un nouvel article sur *Salammbô*[15], Feydeau le remercie cette fois d'être revenu sur l'ordre de préséance qui le lie à Flaubert et de l'avoir « replacé à [sa] date » (non datée [22 ou 23 ? décembre 1862]). La correspondance, qui apparaît ici comme un lieu de rectification et de réajustement, poursuit ainsi les réflexions lancées dans la presse, et participe au débat public. La critique « intime », celle qui se formule dans le cadre familier de l'échange épistolaire, permet finalement d'infléchir, même légèrement, une histoire littéraire en train de s'écrire dans les journaux.

Il est indéniable que Feydeau est conscient de cette ambiguïté et de ces enjeux, au point de commettre des indiscrétions qui en disent long sur l'usage stratégique qu'il assigne à ses relations épistolaires pour s'imposer dans le monde des lettres. Il n'hésite pas en effet à faire glisser des lettres élogieuses qui lui ont été envoyées du domaine privé vers la sphère publique : ainsi peut-on lire dans une de ses lettres adressées à Sainte-Beuve :

> « Je vous remercie bien de votre lettre. Mais je dois m'accuser d'une violence qui m'a été faite. Ayant eu l'immodestie de la lire au Figaro, on me l'a arrachée des mains et on la publie ce soir, malgré moi ? Je pense bien que cela vous sera absolument égal. J'ai cru devoir cependant m'en excuser auprès de vous. » (non datée)

Si le procédé est indélicat, il n'est pas exceptionnel, comme le prouve ce passage d'une lettre à Sand cette fois :

> « Je vous ai envoyé un numéro du Moniteur où Sainte-Beuve parle de vous à propos de moi. Vous m'excuserez de lui avoir montré vos lettres. J'ai cru pouvoir le faire, sachant qu'il était un de vos anciens amis, et puis les questions d'art l'intéressent toujours. » (23 février 1860)

Si l'épistolier soigne son image dans ses lettres, c'est qu'il est parfaitement conscient de l'importance que peut représenter l'estime de ses « maîtres » auprès d'un public plus large qu'il n'y paraît.

Se mettre en scène en tant qu'écrivain

L'enjeu n'est donc pas moindre, et la lettre participe d'un scénario auctorial[16] destiné tant à toucher le destinataire qu'à marquer l'imaginaire des contemporains. L'épistolier tente de s'inventer une image acceptable susceptible surtout de concurrencer celle qui peu à peu s'impose dans le monde des lettres et dans l'esprit de ses illustres correspondants. En effet la critique journalistique, nous l'avons souligné, n'est pas tendre à l'égard de Feydeau. Les adversaires du réalisme se gaussent de la précision et de la monotonie de ses descriptions, et l'accusent de vouloir imiter Flaubert. Outre l'immoralité de ses œuvres, on lui reproche de n'avoir aucune personnalité littéraire, de sombrer dans le mélodrame, de bafouer la vraisemblance[17]. Du côté de ses confrères, force est de constater que si les critiques de Flaubert sont abondantes et franchement élogieuses quand il s'agit de commenter *Fanny* ou *Daniel*, elles deviennent plus mesurées par la suite, même si les compliments sont encore de mise. Ainsi lorsque le 2 juillet 1863 il commente, encore longuement, le roman *Le Mari de la danseuse*, Flaubert félicite l'auteur pour ses prouesses techniques et sa capacité à emporter le lecteur, mais prend résolument ses distances : « Je suis ébahi par l'habileté de style, l'intrigue et les ressources de ton imagination. Quant à mes goût *personnels*, ils s'assouvissent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions et d'analyse que dans ceux du drame ; mais ce n'est pas là *ce que tu as voulu faire*, point auquel le critique doit toujours se placer » (1991, 339-340). Mêmes réserves chez Sand, à propos de *Catherine d'Overmeir*e, en février 1860 : « Je n'aime pas l'histoire, le sujet, les événements. Tout cela ne me plaît pas et me navre. Mais vous comprenez bien que cela n'est pas là un blâme. Sainte-Beuve a mille fois raison de dire qu'il ne faut pas *juger* les artistes dans leur idée, dans leur volonté, qui est leur droit imprescriptible, mais voir ce qu'ils ont su faire de cette volonté et de cette idée » (712).

Les réticences sont explicites ; c'est que les pratiques et les valeurs bruyamment défendues par Feydeau dans la correspondance ou certaines préfaces ne semblent pas toujours mises en application dans ses œuvres, et au fur et à mesure que sa carrière évolue, l'écart se creuse entre les lignes de conduite affichées et les choix

[15] Dans ce troisième article paru à nouveau dans *Le Constitutionnel*, Sainte-Beuve écrit : « Contradiction singulière ! M. Feydeau, qui depuis des années faisait de l'archéologie, s'ennuyant un matin de n'être pas lu, a fait *Fanny* : M. Flaubert, qui venait de faire *Madame Bovary*, comme s'il se sentait humilié d'être trop lu, s'est mis à faire son roman archéologique ».

[16] Voir à ce sujet l'ouvrage de José Luiz Diaz, *L'Ecrivain imaginaire : scénographies auctoriales à l'époque romantique*.

[17] Voir par exemple l'article de Gustave Merlet paru dans *La Revue européenne* en juin 1860 : « L'habit d'Arlequin est moins bariolé que le réalisme de M. Feydeau. Il y a chez lui un romantique arriéré, un peintre qui gaspille ses couleurs, un poète égaré dans la prose, un artisan de style qui ruinerait la langue à force de vouloir l'enrichir, un dramaturge qui étudie l'âme humaine à l'Ambigu-Comique, enfin, et par-dessus tout, un chroniqueur parisien trop versé dans les scandales intimes d'un monde exceptionnel où le dandysme se mêle à l'ignorance absolue de la morale ». L'article de Barbey d'Aurevilly intitulé « Daniel, par M. Ernest Feydeau », paru dans *Le Pays* le 8 juin 1859, est également éclairant sur ce point.

esthétiques effectivement adoptés dans les romans. Feydeau publie à un rythme très soutenu, manifestant une rapidité et une facilité d'écriture qui contrastent avec l'exigence de perfection d'un Flaubert, ou avec les injonctions de Sainte-Beuve qui conseille à son élève de soigner son ouvrage et de prendre son temps (1961, 533). Le romancier semble par ailleurs tout faire pour se concilier un public dont ne voudraient en aucun cas les écrivains avec lesquels il correspond. Déjà, à propos de *Daniel*, Flaubert relève quelques platitudes et concessions faites au vulgaire[18], et s'inquiète de voir son ami adopter un ton sentimental et prêcheur : « tu manques aux principes, tu n'as plus en vue le Beau et l'éternel Vrai » (1980, 856), reproche-t-il alors. Lorsqu'il commente *Le Mari de la danseuse*, Flaubert prend soin de distinguer la « *divine préface* » (1991, 328), qui défend un idéal qu'il approuve et devant laquelle il s'incline[19], de l'œuvre elle-même, appréciée surtout parce qu'elle est « extrêmement amusante » (1991, 339), ce qui, sous la plume de Flaubert, est loin d'être un pur éloge. Mais c'est quand Ernest Feydeau écrit un roman érotique que la rupture avec Flaubert devient éclatante, ainsi que l'indique une lettre à sa nièce Caroline, le 14 septembre 1872 :

> « […] je suis en train de me fâcher, je crois, avec mon ami Feydeau. Il a écrit un roman inimaginable comme obscénité et bêtise[20] ! et comme je me suis permis de lui dire en marge du ms. mon opinion, il m'a écrit que j'étais un imbécile. Naturellement je lui ai répondu de la même encre. Ledit Feydeau arrive à me dégoûter profondément. Je ne suis pas bégueule, mais je trouve que l'on doit avant tout à l'art. » (1998, 573)

Flaubert ne peut plus, comme il le faisait pour *Fanny* ou *Daniel*, faire entrer les textes de Feydeau dans sa propre conception de l'art. Les protestations de rigueur et de désintéressement du romancier, sa revendication d'une poétique originale et intransigeante, tendent à créer dans la correspondance un discours qui finit par tourner à vide, tant l'image que Feydeau élabore au fil des lettres diffère de plus en plus de celle qui peut naître à la lecture de ses œuvres. L'évolution de son écriture nous incite alors à déceler dans la correspondance une sorte de théâtralisation de comportements littéraires, plus que l'expression de convictions poétiques profondes. Cette impression se trouve confortée par la connaissance que nous avons de la personnalité de Feydeau : l'attitude épistolaire évoquée trouve son pendant dans des manières d'être en public, si l'on en croie en particulier les Goncourt qui ont observé les conversations entre Flaubert et l'écrivain :

> « […] entre Flaubert et Feydeau, mille recettes de style et de forme agitées ; de petits procédés à la mécanique, emphatiquement et sérieusement exposés ; une discussion puérile et grave, ridicule et solennelle, de façons d'écrire et de règles de bonne prose. Tant d'importance donnée au vêtement de l'idée, à sa couleur et à sa trame, que l'idée n' était plus que comme une patère à accrocher des sonorités et des rayons. Il nous a semblé tomber dans une discussion de grammairiens du bas-empire. » (1956, 94)

Il semble évident que, dans la vie comme dans la correspondance, Feydeau s'accapare des usages susceptibles d'impressionner favorablement ses interlocuteurs, et à travers eux l'ensemble de ses contemporains. Ceux qui l'ont connu décrivent un homme vantard et sûr de lui, adoptant jusqu'à la caricature toutes les attitudes convenues du Grand écrivain. Le journal des Goncourt est sur ce point sans concession : dès qu'il est question de Feydeau, c'est le portrait d'un homme enivré de son premier succès et désarmant de vanité que les deux frères dressent :

> « C'est encore, comme vanité littéraire, une des plus monstrueuses que j'aie vues. Elle va de l'insolence à l'enfantillage, avec une naïveté et des échappades vraiment confondantes. Et je crois, ma parole d' honneur, que c'est le moi des lettres qui sait encore le moins vivre. De quelque chose ou de quelque homme au monde qu'il parle, c'est toujours de cette chose ou de cet homme dans ses rapports avec Fanny qu' il vous entretient[21]. » (1957, 25)

Ce portrait rejoint, entre autres, l'image que nous livre Maxime du Camp dans une lettre à Flaubert le 5 août 1861 : « Feydeau et sa femme font beaucoup, beaucoup trop parler d'eux ; pauvre diable ; on en rit beaucoup ; il se promène vêtu de velours noir, avec un burnous blanc et dit : « Avez-vous lu *Fanny* ? » (Flaubert 1991, 840).

---

[18] Voir la lettre du 28 décembre 1858 : « Que vois-tu là de bon ? c'est écrit en phrases toutes faites d'un bout à l'autre, et commun de fond au suprême degré. Quel est le bourgeois qui n'a pas pensé cela et dit cela ? » (1980, p. 853).

[19] Dans la préface figure par exemple ce passage : « l'auteur oublie sa personnalité, ou plutôt il la met volontairement de côté pour entrer successivement dans la peau de ses personnages » (1863, IV) ; ou encore : « : Eh bien, je vous l'avoue, dominé par la logique des idées, par l'enchaînement des faits, aussi, pourquoi ne le dirai-je pas ? par ma nature un peu frondeuse qui regimbe instinctivement contre les préjugés, les règles, les idées reçues, il m'est arrivé quelquefois, en écrivant mes livres, de me préoccuper un peu plus de l'art que des convenances. Pour moi, artiste, les convenances de l'art devaient passer avant celles de la société « (1863, XXIX-XXV).

[20] Feydeau écrit alors un roman qui paraîtra en 1877 à Londres sous le titre *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille, rédigés par elle-même, revus, adoucis et mis en bon français par Ernest Feydeau*.

[21] Voir aussi cette note datant du 21 avril 1861 : « J'ai rarement vu à ce point un homme parler de lui comme d'un grand homme. Il y a des orgueils de lion, Feydeau a une vanité de cheval » (1957, 181).

Pour exister en tant qu'écrivain, Feydeau s'exhibe dans ses lettres, comme il s'exhibe dans la vie, illustrant les propos de Jean Goulemot et Daniel Oster, qui ont souligné à quel point « Artiste, à partir de 1830, signifie ostentation » (167). Dans ses lettres Feydeau endosse tour à tour la position, en accord avec celle qu'adoptent ses destinataires eux-mêmes, de l'écrivain pur et intègre, qui se voue à son art de manière exclusive, ou celle, très en vogue en son temps, de l'écrivain talentueux mais pauvre et incompris, proche du mythe de la bohème. Nous le voyons, par exemple, dans une lettre à George Sand, élaborer une sorte de roman autobiographique à travers lequel toute son existence, et jusqu'à son activité d'agent de change, justifient le titre d'écrivain maudit :

> « Je suis venu au monde sans un sou de fortune, avec ma mère et deux jeunes sœurs sur les bras. Il fallait les nourrir et moi avec elles. En même temps, je sentais quelque chose qui me travaillait l'esprit et me poussait à exprimer ce que je sentais bouillonner en moi. Pour tout concilier, voulant garder, comme la première des vertus, mon indépendance littéraire, je me mis à passer une partie de mes nuits à l'étude, et mes journées furent employées à demander aux affaires l'argent qu'il me fallait pour subsister. Je m'étais promis de ne rien publier avant l'âge de 39 ans et je me suis rigoureusement tenu parole. Mais par quelles expériences démesurées et par quelles défaillances j'ai dû passer, figurez-vous le, si vous pouvez. […] Je rêvais à de belles phrases quand j'aurais dû faire attention aux filous qui guignaient ma poche ; et c'est ainsi que je suis arrivé à 38 ans, pauvre presque comme devant, mais ayant rempli mon devoir d'homme et d'artiste. Les affaires me tiennent encore un petit peu, je n'attends que l'occasion de les quitter. Plutôt vivre dans un grenier que de poursuivre plus loin ce métier qui, pendant vingt ans, a fait mon supplice. Et quel supplice ! jamais artiste épris de l'idéal, n'a passé par où j'ai passé.
> […] Voilà ce que je puis dire de moi, puisque mon moi vous intéresse. N'en parlez pas trop. Il faut que je vous aime et vous estime bien pour vous avoir écrit cela. » (20 août 1859)

Feydeau ajuste son rôle, se donne un visage susceptible de provoquer le soutien et la compassion de Sand, mais aussi une forme de reconnaissance sur la scène littéraire de son temps. La lettre, qui se prétend lieu de dévoilement intime (« n'en parlez pas trop », dit Feydeau), est plus ici, malgré le ton qu'elle adopte, une déclaration publique qu'une confidence, et porte le secret espoir de trouver des répercussions dans des salons littéraires, des discussions, des articles de journaux.

Ernest Feydeau avait coutume de déclarer, si l'on en croit les *Souvenirs* de Maxime du Camp, « nous sommes trois : Hugo, Flaubert, et moi » (267). Malgré tout le bruit qu'il fit pour être ce troisième, il est bien évident que l'écrivain ne peut lutter, à l'époque où il écrit comme dans l'histoire de la littérature, contre les plus illustres de ses confrères. Mais les lettres qu'il entretient avec trois d'entre eux permettent de mieux comprendre l'importance de la correspondance des écrivains dans la conquête d'une posture imaginaire nécessaire à leur existence et à leur survie sur la scène littéraire : l'élaboration d'une image de soi en adéquation avec les représentations qu'une époque se fait du Grand écrivain pèse indéniablement sur le discours épistolaire, que ce dernier prenne le ton de la familiarité, de la confidence, ou de la désinvolture.

Bibliographie :

Diaz, José-Luis. 2007. *L'Ecrivain imaginaire : scénographies auctoriales à l'époque romantique*. Paris : Honoré Champion.

Du Camp, Maxime. 1892. *Souvenirs littéraires*, t. II. Paris : Hachette.

Feydeau, Ernest. 1863. *Un début à l'Opéra*. Paris : Michel Lévy.

Feydeau, Ernest, Lettres Manuscrites :

Lettre à Flaubert, non datée, ms Lov. H 1363, fol. 145-146
Lettre à Flaubert, 9 décembre 1862, ms. Lov. H1363, fol. 143-144
Lettre à Flaubert, 4 juillet 1863, m. Lov. H1363, fol. 147-148.
Lettre à Sainte-Beuve, 20 février 1860, ms. Lov. D601, fol. 458-459
Lettre à Sainte-Beuve, 9 décembre 1862, ms. Lov. D601, fol. 464-465
Lettre à Sainte-Beuve, non datée [22 ou 23 ? décembre 1862], ms. Lov. D 601, fol. 478.
Lettre à Sainte-Beuve, non datée, ms. Lov. D601, fol. 479.
Lettre à G. Sand, 6 août 1859, ms. BHVP, fonds Sand, G 4066
Lettre à G. Sand, 13 août 1859, ms. BHVP, fonds Sand, G 4060
Lettre à G. Sand, 20 août 1859, ms. BHVP, fonds Sand, 4061
Lettre à G. Sand, 23 février 1860, ms. BHVP, fonds Sand, 4063
Lettre à G. Sand, 25 février 1860, ms. BHVP, fonds Sand, G 4064

Flaubert, Gustave. 1973. *Correspondance, t. I, 1809-1835*. Paris : Gallimard.

Flaubert, Gustave. 1980. *Correspondance, t. II, juillet 1851-décembre 1858*. Paris : Gallimard.

Flaubert, Gustave. 1991. *Correspondance, t. III, janvier 1859-décembre 1868*. Paris : Gallimard.

Flaubert, Gustave. 1998. *Correspondance, t. IV, janvier 1869-décembre 1875*. Paris : Gallimard.

Goncourt, Edmond et Jules de. 1956. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, t. II. Monaco : Imprimerie nationale de Monaco.
Goncourt, Edmond et Jules de. 1957. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, t. III. Monaco : Imprimerie nationale de Monaco.
Goulemot, Jean, et Daniel Oster. 1992. *Gens de Lettres, écrivains et bohèmes, L'imaginaire littéraire, 1630-1900*. Paris : Minerve.
Merlet, Gustave. 1860. « Le réalisme byronien. M. Ernest Feydeau, *Les Quatre Saisons – Fanny – Daniel – Catherine d'Overmeire* », *Revue européenne*, 15 juin.
Roy-Reverzy, Eléonore. 2001Présentation de *Fanny*. Paris : Champion.
Sainte-Beuve, Charles-Augustin. 1961. *Correspondance Générale*, t. XI, 1858-1860, Toulouse : Privat ; Paris : Didier.
Sainte-Beuve, Charles-Augustin. 1917. *Causeries du Lundi*, t. XIV. Paris : Garnier frères.
Sainte-Beuve, Charles-Augustin. 1865. *Nouveaux lundi*. T. IV. Paris : Michel Lévy.
Sand, George. 1980. *Correspondance, juillet 1858-juin 1860*, t. XV. Paris : Garnier.